

Interview d'Hélène Rénal par Margaret Weitz

Hélène Rénal :

Alors, je suis Hélène Rénal. Je suis journaliste de profession, je ne travaille plus beaucoup parce que je suis fatiguée et que je n'ai plus très envie de travailler. J'ai soixante ans. Je suis d'origine plutôt bourgeoise. J'ai fait des études secondaires et j'étais étudiante en médecine lorsque j'ai commencé à faire de la résistance, ce qui a complètement stoppé mon avenir de médecin et je ne suis jamais devenue médecin. Je (devrais ??) m'arrêter de temps en temps. Posez-moi des questions quand même.

M.W. :

Alors, comment et pourquoi vous êtes-vous engagée dans la Résistance ?

H.R. :

Bien que très jeune, j'avais déjà des idées assez claires sur la politique, sur ce qui se passe dans le monde. Notamment, mon père m'avait emmenée entendre différentes conférences sur ce qui se passait en Allemagne. A partir de 33, ... je me souviens d'une conférence qui m'avait horrifiée parce que j'étais très jeune, où on racontait comment les Allemands traitaient les Juifs, comment ils étaient entrés dans une nursery d'enfants et ils avaient jeté tous les enfants par la fenêtre. Ça m'avait absolument horrifiée. Disons que j'étais déjà un petit peu au courant et j'avais très peur des Allemands. Chose très importante, je suis juive, quand même. C'est une chose importante que je dois vous dire. Donc, tous ces problèmes m'intéressaient, intéressaient ma famille, plus spécialement mon père d'ailleurs. Ma mère, peureuse, n'aimait pas beaucoup qu'on lui parle de tout ça. Donc, très vite, très tôt, dès que les Allemands sont entrés en France, j'ai cherché ... j'étais très ... j'avais envie de faire quelque chose. Malheureusement, j'ai fait très tard des choses. J'ai fait de petites choses, disons. Tout à fait au début, j'ai distribué, sous les portes, des photos de De Gaulle qu'un de mes amis avait reçues de Londres. Il fallait distribuer des photos de De Gaulle sous les portes. C'était un geste de résistance et ça se passait en Savoie où cet ami, qui était un socialiste, était camouflé, caché, était ... c'était drôle ... il faisait un métier marrant ... il était percepteur. Il s'occupait des impôts, alors ce n'était pas du tout, du tout son métier, mais on avait trouvé cette petite planque. Alors là, on faisait des choses comme ça ...

M.W. :

Vous étiez en Savoie alors ?

H.R. :

Pendant l'été, je me suis trouvée en Savoie. Sinon, j'habitais Paris. Non, j'ai vécu à Paris, j'ai fait mes études à Paris, j'ai toujours vécu à Paris. Bon. Ça, je suis une vraie parisienne et j'y tiens. J'aime beaucoup, beaucoup Paris, j'adore Paris, ce qui ne m'empêche pas de voyager dans le monde entier, mais Paris, c'est ma vie. Et là je me trouvais en Savoie et j'ai rencontré ce type qui est devenu d'ailleurs un homme très connu après parce qu'il a beaucoup participé à la guerre d'Algérie, enfin c'est devenu un homme politique important, mais mon premier acte de résistance, ça a été ça ; distribuer des photos de De Gaulle, me promener dans les rues le 14 juillet avec un bouquet bleu, blanc, rouge. Et puis, j'ai ... cet homme ... j'avais une écriture, ... j'aimais bien copier les écritures, alors j'ai fait mes premières fausses cartes d'identité aussi à Thonon-les-Bains. Ça m'amusa beaucoup et je fabriquais des fausses cartes d'identité tant qu'on en voulait, je les salissais, je les arrangeais, elles avaient vraiment l'air authentique et j'imitais très bien la signature du Préfet du moment qui s'appelle je ne sais plus comment. Enfin, j'imitais parfaitement sa signature. Alors, je faisais des cartes d'identité tant qu'on en voulait et je trouvais que je faisais des choses mais en fait, ce n'était pas exactement ça que je voulais. Et à vrai dire, j'ai pu entrer dans la Résistance, vraiment ce que j'appelle la Résistance, dans un mouvement de Résistance, seulement en 43 où là, je suis entrée dans un vrai réseau. J'étais avec un patron dont je ne savais rien que le nom qui était d'ailleurs un nom d'emprunt. Je ne savais pas à l'époque que cet homme était médecin, d'origine hongroise, qu'il avait quitté sa femme et ses enfants pour entrer dans la Résistance. Et ça, ça se passait à Lyon. Je l'ai connu à Paris et il m'a demandé de venir à Lyon. J'y suis allée, j'ai tout lâché, je suis partie comme ça, et je suis devenue secrétaire d'un réseau qui, finalement, était très important. C'est un réseau qui s'appelait "Transmission-Action". Et en fait, c'était comme le grand bureau de poste de tous les réseaux d'action, c'est-à-dire de tous les terroristes, de tous les ... ce qu'on appelait à l'époque les terroristes, de tous les maquis, de tous les gens qui se battaient, qui se battaient vraiment. Il y avait vraiment deux mouvements très différents : il y avait d'une part, le renseignement, où ne travaillaient que des gens qui s'occupaient de récolter des renseignements et de donner des indications sur ce qui se passait, et, d'un autre côté, il y avait le réseau des vrais terroristes qui faisaient sauter les trains, qui mettaient des bombes, qui tuaient des Allemands, qui faisaient ce qu'on appelle du travail d'action. Moi, je travaillais dans ce réseau qui était très très ... énorme. Je ne m'en rendais d'ailleurs pas compte du tout quand j'y étais, et notre travail a consisté surtout à fabriquer des radios. Il y avait une école de radio que nous avions installée en Savoie aussi, avec ... et on formait

des radios, parce qu'il nous en fallait des quantités et c'est nous qui fournissions des radios à tous les petits réseaux, à tous les gens qui avaient besoin d'un radio, c'est à nous qu'ils le demandaient. Nous envoyions un radio, un homme qui savait, bon, aussi bien recevoir des messages que renvoyer des messages. C'est un énorme truc, je le sais maintenant, je l'ai su après, je le savais un petit peu comme ça, mais j'avais un patron qui était extrêmement prudent et qui me disait très peu de choses. N'empêche que j'ai vécu au milieu d'un drôle de truc. J'étais lentement ... A Lyon, j'ai déménagé trente-deux fois. Ça vous donne une idée des endroits où nous étions obligés d'aller par prudence, par précaution, parce qu'il y avait du danger, parce que ci, parce que ça. Donc, j'ai été dans trente-deux endroits différents dont je me souviens bien et chaque fois, j'étais entourée de caisses d'armes, de mitraillettes, révolvers, de tout ce qu'on peut rêver. Je mourais de frousse au milieu de tout ça.

M.W. :

Vous n'aviez pas très peur ?

H.R. :

Mon travail consistait surtout ... oui, c'est marrant, ... mon travail consistait surtout à recevoir les télégrammes particuliers pour mon chef de réseau, j'étais sa secrétaire personnelle, si on peut dire. Je n'avais jamais tapé à la machine de ma vie, mais ça ne fait rien. Je tapais sur une machine anglaise qui avait été parachutée, qui était cassée et je tapais sur un doigt, avec un doigt, comme ça, enfin comme je pouvais, ... drôle ... et sur une machine anglaise en plus qui n'a pas le même clavier que le clavier français, peu importe, je tapais là-dessus. Alors, je devais... je recevais ... on m'apportait des télégrammes codés. Bon, j'ai appris à décoder et c'était assez compliqué. J'avais un code personnel que j'étais seule à avoir, que même mon patron n'avait pas, il n'y avait que moi qui l'avais, et j'avais aussi un code pour recoder les télégrammes que mon patron voulait renvoyer. Bon, les télégrammes n'étaient pas très passionnants parce que c'étaient des télégrammes techniques. C'était : "Nous avons bien reçu tel document ou tel renseignement ou tel ..." Tout ça, toujours codé plus ou moins, donc, ce n'était pas très passionnant mais c'était quand même du travail très important, je l'ai su après et puis, je m'en suis vite rendu compte quand même parce que ... Et puis, nous demandions beaucoup de choses, nous demandions : "Expédiez-nous des appareils comme ci, des appareils comme ça." Et nous recevions un matériel très hétéroclite, des postes de radio de toutes sortes, de toutes catégories, des grands, des petits, des moyens, pour expédier des télégrammes, pour recevoir des télégrammes.

Et puis aussi ... alors, la chose que j'ai beaucoup faite parce que finalement j'étais la seule à pouvoir le faire, c'est que j'allais alimenter les radios eux-mêmes. J'allais leur porter des éléments de postes de radio qu'il leur fallait, des ... alors c'étaient de petits appareils que nous avions baptisés "sucre" parce que c'était grand comme un morceau de sucre mais c'étaient des éléments qu'on mettait dans les postes et qui devaient donner une certaine longueur d'onde. C'était très, très calé comme ... techniquement, c'était vraiment très au point. C'était très, très bien, oui. Alors, j'allais leur porter des choses comme ça, souvent aussi du ravitaillement parce que les malheureux n'avaient rien, du tabac parce qu'ils n'avaient rien pour fumer. Alors ça, j'étais aussi chargée par mon patron, parce que j'étais débrouillarde, de trouver au marché noir, du chocolat, des choses pour adoucir la vie de tous ces gars. Alors, j'ai pas mal circulé en France avec des paniers remplis de ... je mettais des légumes et puis, dans le fond, j'avais tous mes trucs cachés, quelquefois des documents, quelquefois je portais ... quand il y avait une rupture d'agents de liaison, il fallait bien les remplacer, alors je les remplaçais, j'allais porter des trucs, je rapportais d'autres choses, enfin bon, je faisais ... c'était un travail tout à fait normal dans un réseau, mais dur.

M.W. :

(Ce n'était pas ??) normal quand même. Mais vous avez été arrêtée ?

H.R. :

Alors nous avons ... Je n'ai pas du tout été arrêtée à cause de mon réseau, mais mon mari, était chef ... j'étais mariée, disons, avec un gars qui était, lui, chef d'un réseau de renseignements. Justement, lui, c'était un espion. Les gens des renseignements, nous étions des espions et les autres, c'étaient des terroristes. Et lui était chef d'un réseau important, et, par le plus grand des hasards, j'étais avec lui. ... Je le voyais très, très peu, et j'étais avec lui, et c'est lui qu'on venait arrêter et j'ai été arrêtée en même temps que lui, avec lui. Et heureusement, j'ai pu, à moitié, enfin presque complètement, disons, ne pas dire ce que moi, je faisais. Et moi, j'ai joué l'imbécile complète, qui ne connaissait rien, qui ne comprenait rien, qui ne savait pas ce que c'était que la Résistance. Ça a marché plus ou moins. Mais ce qui m'a beaucoup, beaucoup aidée, c'est que je parlais allemand, très couramment, je parlais et je comprenais l'allemand. Et pendant les interrogatoires qui étaient très, très durs, ... et j'en ai subi beaucoup ... quatorze, pas mal ... les Allemands se parlaient entre eux, et aussi, par un hasard un peu extraordinaire, quand on m'a posé des questions sur mon identité, on m'a demandé si je parlais des langues étrangères, j'ai dit : "Oui, l'anglais." Mais je n'ai pas parlé de l'allemand, ce qui m'a rendu un service fantastique parce que, pendant les interrogatoires, je comprenais tout ce qu'ils se disaient entre eux et je pouvais orienter mes

réponses un petit peu en fonction de ce qu'ils disaient entre eux. Je ne sais absolument pas pourquoi je n'ai pas dit : "L'allemand." Mais c'est comme ça. Il y a comme ça des choses du ciel qui vous tombent dessus. Alors, nous avons été arrêtés, ça a été très grave parce que tout ce réseau a été complètement démantibulé.

M.W. :

C'était à quelle époque ?

H.R. :

C'était en mai 44, tout à fait à la fin .. le 18 mai 44. C'était vraiment triste de se faire arrêter à ce moment-là, on savait, on sentait que la fin arrivait, c'était horrible. Mais nous avons ... il y avait dans ce réseau un agent double, qui était le cousin d'un autre gars, un Alsacien, qui, par conviction, croyait vraiment à la victoire des Allemands ... fou! ... et qui a vendu tout le réseau et nous avons été arrêtés à trente-deux. Et mon mari, lui, s'est évadé d'un hôpital de Lyon où on l'avait mis après l'avoir horriblement torturé, et un autre garçon, un petit Alsacien, est rentré et moi, et c'est tout. Des trente-deux, voilà.

M.W. :

Et le médecin hongrois?

H.R. :

Alors, lui, n'a rien eu puisque je n'ai absolument pas dit, ils n'ont pas su que je travaillais dans ce réseau. Tout de même par précaution ... ils ont su très vite ce qui se passait parce que finalement, on savait très bien, nous avions des liaisons et ils connaissaient très bien mon mari, ils savaient très bien ce qui se passait, bon, ... par précaution, il a tout de suite été renvoyé à Londres, il n'est pas resté là. Le réseau a continué à tourner très bien. Mais moi, de toute façon, j'avais peu de renseignements sur le réseau. Je connaissais certains endroits, mais qui changeaient, donc, ça n'avait plus de valeur. Et de toute façon, je n'ai rien dit, je n'ai pas du tout parlé, du tout, du tout, du tout. Et on m'a surtout interrogée sur le réseau de mon mari où vraiment je ne savais rien. Alors, on a pu me battre, on a pu me faire tout ce qu'on a voulu, je ne savais rien. Mais surtout, ce que je voulais dire c'est que je ne savais rien du tout, que je ne savais pas ce que c'était que la Résistance, que j'étais complètement idiote, que je ne comprenais rien et j'ai joué vraiment les imbéciles et j'ai cru très, très longtemps qu'ils allaient me libérer parce qu'ils me le promettaient. Et puis, finalement, à la fin, j'étais interrogée tout le temps par un assistant de Barbie, le fameux Barbie, ... mon mari, lui, a été torturé par Barbie, mais moi, je n'ai pas été torturée.

J'ai été battue, battue, battue, battue, ça, tant qu'on peut mais ce n'est pas la même chose, ce n'est pas très grave. Non, non. J'ai assisté aux tortures des autres et je trouve que recevoir des coups, ce n'est rien, à côté des tortures qu'ils ont fait subir aux gens. En tout cas, moi, je n'ai pas été vue par Barbie du tout et je n'ai été vue que par son assistant qui s'appelait (Sohler ??) et qui vit tout à fait bien maintenant. Il a un commerce prospère de tapis à Stuttgart. Car c'était aussi un agent américain. Il était agent double. Voilà. Alors, lui a été complètement libéré et voilà.

M.W. :

Et pendant ce temps que vous circuliez pour alimenter les radios, vous n'avez jamais été arrêtée quelque part ...(???) à bicyclette ?

H.R. :

Si, si, si. J'ai été arrêtée une fois sur une route, à bicyclette. Alors, c'était assez curieux. J'ai eu beaucoup, beaucoup de chance parce que j'avais des documents sur une petite valise qui était sur mon porte-bagages, sur laquelle il y avait vraiment, en gros, dessus, - ce qui était tout à fait imprudent, mais je n'avais pas le temps, j'étais prise par le temps, j'avais été alimenter un maquis et je revenais avec les documents de ce maquis, - il y avait en gros ... je n'avais même pas vu ce qu'il y avait dans cette valise ... "radio Alger". Je suis tombée sur un imbécile allemand, sur un type de la Wehrmacht, grâce au ciel et pas de la Gestapo, qui a lu ça : "Radio Alguerr (sic) ? Qu'est-ce que c'est ?" "J'ai dit : "Je ne sais pas. Cinéma." J'ai dit. "Ach !" Bon. Il m'a rendu la valise et je suis partie. Je ne sais pas comment j'ai pu continuer sur la bicyclette à rouler droit. Je ne devais pas rouler très droit mais vraiment, j'ai eu beaucoup de chance. Je m'en suis tirée comme ça. J'ai été aussi arrêtée dans une rafle dans un train. Aussi, une veine inouïe! J'avais ... alors, pour prendre le train, j'avais un truc de très, très bien. J'avais une espèce de sac où j'avais ouvert la doublure que je recollais soigneusement et dans le fond du sac, je mettais tous les documents et dessus, je mettais toujours des légumes. Comme c'était une époque où il n'y avait pas à manger, tous les gens se baladaient, cherchaient du ravitaillement à la campagne partout. Et dans les environs de Lyon, il y en avait. Alors, j'avais toujours des carottes, des navets, des poireaux, tout ce qu'on veut dans ce sac et j'avais l'air d'une pauvre gourde qui va chercher du ravitaillement. Et puis, j'avais aussi des choses assez extraordinaires que j'avais reçues de Londres : des gadgets, mais des gadgets merveilleusement faits dans lesquels je pouvais dissimuler des documents. Par exemple, un grand cube de savon, un morceau de savon qui était coupé en deux, mais remarquablement coupé, qui s'ouvrait et à l'intérieur duquel il y avait une petite cache où je pouvais mettre des documents.

J'avais aussi un parapluie où le manche se dévissait et où je pouvais cacher des documents, j'avais ...alors, merveille des merveilles, c'était un tube de dentifrice, dont on pouvait ouvrir le bout et dans lequel je pouvais glisser aussi des documents. J'ai eu ... j'ai retrouvé et ça, je l'ai toujours, quelque chose d'extraordinaire et c'est là que je cachais en fait mon code, j'avais un petit portefeuille, venu de Londres, à double fond, et je mettais, ... j'avais des tout petits codes, qui étaient à l'époque assez extraordinaires parce que c'était déjà ...ah! comment ça s'appelle ? tout petit, miniature, comme ça ... ah! il y a un mot pour ça ... excusez-moi ... (fibres ??), les choses qui sont réduites, en réduction, tout petit ... Mes codes, c'étaient des numéros. Bon, j'avais des rangées de numéros. C'était sur des mini- ... des petites cartes ... mon Dieu ! il y a un mot pour ça ...Peu importe. Des petites cartes. Et je devais ... C'étaient des codes qui ne servaient qu'une fois. Chaque fois que je m'étais servie d'une (ligne ??), je devais la déchirer et la brûler. La couper et la brûler. Alors, j'avais mon code dans ce petit portefeuille et j'ai retrouvé par miracle, ... ma mère a retrouvé là où j'ai été arrêtée, le petit portefeuille avec le code dedans.

M.W. :

Elle savait ?

H.R. :

Non, pas du tout. Elle ne savait pas. Mais elle a su que j'avais été arrêtée et quand elle est venue à l'endroit, elle a voulu aller voir et elle a retrouvé là des choses qui m'avaient appartenu ; une chemise de nuit et puis ce petit portefeuille.

M.W. :

que vous aviez laissé ...

H.R. :

Et bien, oui. J'avais un papier compromettant que j'ai réussi à manger, bon, ça a été ... j'ai demandé à aller aux toilettes et j'ai avalé mon papier . Mais ça, mon code était dans mon portefeuille et je mourais de peur qu'on le trouve. Ils n'ont pas trouvé parce que c'était très, très bien fait.

M.W. :

Ça, c'était quand vous étiez avec votre mari ?

H.R. :

Oui. C'était le jour où j'étais avec lui. J'avais mon code sur moi, ce qui était normal. Je devais toujours le garder sur moi, c'était important et je l'avais sur moi.

M.W. :

Effectivement, ça, c'était ...

H.R. :

C'était un miracle extraordinaire.

M.W. :

Mais quand vous étiez arrêtée avant, avec vos légumes ... vous avez repris tout de même vos activités ? chaque fois ???

H.R. :

Ah bien, oui. C'était un choc. J'avais ... je mourais de peur mais bon, je continuais vaillamment, gaillardement, ... vous savez, il faut vous dire une chose, c'est que nous étions très peu nombreux. Il n'y avait pas beaucoup de résistants. J'ai été en chercher de tous les côtés. J'allais recruter des amis. Vous savez, les gens disaient comme ça : "Oh, moi, je ferais, si je pouvais, si je savais, etc..." Et nous disions entre nous : "Si tous les gens qui n'ont pas de vieux père, de vieille mère, pas d'enfants, qui ne sont pas malades, qui n'ont pas ceci, qui n'ont pas cela, toute la France ferait de la résistance." En fait, on ne trouvait personne et tous les gens que je suis allée contacter... : "Ah, oui, je voudrais bien mais ma mère est malade, alors, je ne peux pas lui faire ça." Bon." " Ah, oui, je voudrais bien, mais j'ai trop peur." " Ah, oui, je voudrais bien mais si mon père savait ça, oh, là, là, là, là !" " Ah oui, mais mon fiancé !" "Ah oui, mais " Et puis, finalement, jamais on ne trouvait personne. Ce qui fait que quand on était dedans, on ne pouvait pas lâcher parce qu'on savait que c'était très, très grave, nous étions très peu nombreux. Il fallait tenir bon, il fallait tenir le coup, et puis, il y avait les arrestations. Il y avait des gens qui étaient arrêtés. Et oui, tout le temps, ça arrivait. Tout d'un coup, on apprenait que dans un coin, il y avait eu une catastrophe. Alors, il fallait remplacer, il fallait retrouver, il fallait refaire, il fallait reconstituer et mon patron était un gars assez extraordinaire, un type tout à fait merveilleux qui reconstituait. Il y avait dans le réseau des gens tout à fait étonnants, enfin, qui sont ... Il y en a beaucoup qui ont disparu. Mon patron lui-même est mort il y a quelques années, d'un cancer. Mais, il avait repris ses activités de médecin. Il était médecin, il est redevenu médecin à la campagne comme il était avant, assez merveilleux, enfin ...

M.W. :

Il y avait un certain nombre de femmes ?

H.R. :

Nous n'étions pas très nombreuses. Dans mon réseau, nous étions trois. Il y avait moi, il y avait mon pendant à Paris parce que mon chef de réseau

était à cheval sur les deux zones ... et Paris ... et ... enfin, ça portait des numéros, R1, R2, R3 ... nous étions organisés en espèce de province, si vous voulez, et lui était à cheval sur les deux, et, il y avait une fille qui est morte aussi il y a quelques années, Andrée. Il y avait une autre fille qui était agent de liaison, et c'est tout. Dans tout le réseau, nous étions trois filles et c'est tout, c'est tout, c'est tout. Alors, l'autre est vivante, heureusement ... elle est là, et puis moi.

M.W.:

(Vous aviez ??) un secrétariat, tout de même, ça demandait de la patience ... c'était essentiel ...

H.R. :

Non. Je disais que j'étais secrétaire du réseau. En fait, c'était vrai parce que j'étais obligée de ... je m'occupais du courrier du patron, bon, quand j'étais là. Ou quelquefois, lorsqu'il était à Paris, il me demandait de venir lui porter des documents quand il ne pouvait pas revenir vite. Alors, il m'est arrivé des histoires très marrantes, comme ça ; de prendre un wagon-lit, avec un officier allemand. A l'époque, il n'y avait pas beaucoup de trains et pas beaucoup de wagons-lits. Bon, on nous obligeait à voyager dans de bonnes conditions pour des tas de raisons, d'abord de précaution. En wagon-lit, en principe, on est quelqu'un de bien. Bon, donc on ne vous embête pas trop. Et il m'est arrivé de faire des voyages de Paris à Lyon avec un officier allemand en-dessous, moi au-dessus, et puis de décoder des télégrammes que j'avais reçus pour mon patron que je devais lui remettre en arrivant à Paris. Alors, c'était, c'était ... j'étais là, comme ça ... Une fois, c'était affreux. J'avais beaucoup de documents à porter à mon patron. et je les avais cousus dans les épaulettes d'une veste. Alors, ça faisait un bruit de papier, c'était épouvantable. Chaque fois que je touchais cette veste, c'était horrible, j'avais l'impression que tout le train m'entendait. Mais ça s'est très bien passé, je n'ai pas eu de problème. J'ai fait pas mal de petits voyages comme ça, assez marrants, pas toujours en wagon-lit, parce que ça n'allait pas toujours. Mais, je transportais des trucs. Et puis, à Paris, on m'y envoyait volontiers parce que j'étais parisienne, que je connaissais très bien et que j'avais beaucoup de trucs pour le métro. Pour tout ça, je savais très, très bien me débrouiller, je savais très bien donner des rendez-vous dans des endroits plus faciles que d'autres. Et puis, un jour, il m'est arrivé une histoire assez drôle. J'avais rendez-vous avec mon patron au Jardin des Plantes, c'est près de la Place Jussieu, là-bas. Alors, je prends le métro et puis, j'ai vu sur le quai ... je ne sais plus où j'ai pris le métro, mais je devais changer deux fois. Il y avait un type, un jeune gars qui ne me plaisait pas beaucoup. On se méfiait terriblement. Il ne me plaisait pas, ce type.

Alors, bon. J'ai pris le métro. Il est monté, je suis montée. Je le surveillais du coin de l'œil. Il est descendu en même temps que moi. Et là, ça ne me plaisait pas du tout. Alors moi, je devais changer. Enfin, bon, je passe toutes les affres par lesquelles je suis passée, finalement, il est sorti du métro au même endroit que moi. Moi, j'étais sur un trottoir et lui sur l'autre. Et il allait dans la même direction que moi, et, ce qui est drôle, c'est que nous avions tous les deux rendez-vous avec le patron qui avait eu l'imprudence de nous donner rendez-vous à la même heure, et que lui, c'était un agent de liaison et que moi, je ??? Je l'ai bien connu après, c'était Robert (Nom ??). D'ailleurs, tout de suite, mon patron m'a dit : "Ah, là, là, mon Dieu, je me suis trompé ...", parce que je lui ai dit : "Attention, il y a un gars qui ...", alors, il l'a regardé, il a éclaté de rire, il m'a dit : "Oui, oui, je vois très bien. Bon, ça va, n'ayez pas peur. Ce n'est rien. Donnez-moi ce que vous avez à me donner, dites-moi ce que vous avez à me dire et puis filez vite mais c'est un gars de chez nous, n'ayez pas peur." C'était assez comique, assez drôle.

M.W. :

Oui, en effet. Est-ce que le fait, pas seulement d'être parisienne mais aussi d'être une jeune femme, vous avait donné plus de facilité pour vos allées et venues ?

H.R. :

Sans doute, sans doute, mais une chose qui ne me facilitait pas la vie, c'est que je mourais de peur. J'avais une peur épouvantable, je n'ai jamais eu si peur de ma vie. J'étais constamment, constamment, constamment angoissée, constamment convaincue que j'allais être arrêtée, constamment, constamment, à tel point que, quand j'ai été arrêtée, j'ai été soulagée. C'était fini. Il y avait autre chose qui commençait mais il n'y avait plus cette horrible peur qui me tenait le ventre. Et quand les gens vous disent qu'ils n'ont pas eu peur, et bien, tant mieux pour eux, parce que je vous jure que j'ai eu peur. C'était abominable.

M.W. :

C'était tous les jours ?

H.R. :

Du matin au soir, du soir au matin, je n'étais jamais tranquille, je mourais tout le temps, tout le temps, tout le temps, tout le temps de peur. D'abord, je vivais dans des drôles d'endroits et puis, très souvent, j'étais obligée de taper à la machine la nuit. Alors, il fallait camoufler tout ça. Alors je mettais des tas de couvertures sur une table, je posais la machine, je mettais des tas de trucs autour, je tapais tout doucement,

tout doucement pour qu'on ne m'entende pas, et j'ai vécu dans des endroits où on crevait de froid parce qu'on n'avait rien pour se chauffer. Quelquefois, des gars du réseau m'apportaient un peu de charbon et je faisais un tout petit feu dans une cheminée, mais, qu'est-ce que j'ai eu froid ! Alors, j'avais des mitaines, je m'étais fabriqué des espèces de gants que j'avais coupés en deux pour pouvoir taper à la machine parce que je devais, bien sûr, faire ... m'occuper de ces télégrammes mais aussi taper des rapports auxquels je ne comprenais rien du tout mais je devais les taper et j'étais la seule à pouvoir le faire. Alors, je dois dire que j'aimerais bien revoir ces documents parce que ça doit être drôle ...

M.W. :

Mais arriver dans de telles conditions, c'est vraiment quelque chose d'extraordinaire.

H.R. :

Bien, oui et non. Oui, parce que c'était surprenant et c'était miraculeux chaque fois. C'était un vrai miracle de réussir à faire passer des trucs, à ce que tout ça arrive en Angleterre, à ce que tout ça fonctionne, à ce qu'on arrive à avoir des liaisons, à ce que des télégrammes arrivent, que d'autres télégrammes partent, que nous recevions des messages par radio ... tout ça était assez miraculeux, ça fonctionnait et en même temps, ça marchait bien, enfin, c'était bien organisé. Alors, il y avait les deux choses qui étaient assez curieuses, qui moi, m'émerveillaient toujours. Je me disais : "C'est assez fantastique, quand même, ça marche, on reçoit des trucs." Je recevais des papiers, je pouvais déchiffrer plus ou moins bien mais les gens qui captaient les télégrammes par radio étaient très, très habiles et j'arrivais pas mal à reconstituer les documents. C'était quelquefois difficile et ça, c'était un travail qui m'amusait beaucoup, c'était de reconstituer les mots qui ne collaient pas très bien, mais on arrivait quand même. Ça, ça avait un côté assez ... venu du ciel, comme ça, très, très miraculeux. Mais, sinon, j'étais finalement, personnellement assez protégée, par mon chef de réseau et par tous les gars du réseau qui me gardaient comme la prunelle de leurs yeux parce que j'étais quelqu'un ... il fallait faire très attention. Alors, ils étaient ... ils faisaient très, très attention, d'abord, ils ne venaient pas tellement là où j'étais. Il y avait très, très peu de gens qui savaient l'endroit où j'étais. Quelquefois, ils étaient obligés de venir pour chercher des armes ou pour chercher des objets qui étaient entreposés là. Mais très, très peu. Ils se débrouillaient pour venir quand je n'étais pas là. Donc, j'étais quand même protégée.

M.W. :

Mais ... d'être entourée d'armes et tout ça, c'était quand même un risque énorme.

H.R. :

Et bien, c'était un risque énorme mais je ne me rendais pas compte, je mourais surtout de peur de toucher tous ces trucs-là. Vraiment, je regardais ça de très, très loin et un jour, il s'est passé une chose drôle. C'était dans un des appartements, avec un adjoint de mon patron et on a sonné. Alors, on s'est dit : "Qu'est-ce qu'on fait ?" Le gars m'a dit: "J'y vais.", courageusement. Il a pris un révolver. Il ne savait pas tirer, il n'avait jamais tiré de sa vie. Il a pris un révolver, il se l'est mis derrière son dos et c'était simplement le type qui venait relever le gaz, le compteur de gaz. Alors, bon, il a relevé son compteur à gaz et l'autre, il est revenu vert, avec son révolver qui pendait comme ça. Alors, je lui ai dit : "Tu sais tirer ?" Il m'a dit : "Non." "Tu as déjà tiré de ta vie ?" "Non, jamais." "Alors, comment tu aurais fait ?" "Oh, je ne sais pas. J'aurais tiré." Nous étions vraiment des pauvres soldats innocents. Nous ne savions pas du tout nous servir de tout ça.

M.W. :

Vous étiez tout de même des soldats qui ?????

H.R. :

C'est certain mais ... Une fois aussi, j'ai eu une horrible peur. J'étais aussi dans un de ces appartements ... et puis en plus, il faut voir les appartements que nous trouvions, parce que c'étaient des trucs qu'on nous prêtait plus ou moins ... On ne sait pas qui, ... moi, je ne savais pas ... enfin, c'étaient des endroits ahurissants, surtout à Lyon, qui était une ville très sale. J'étais tout le temps ... Il y avait des souris, on claquait de froid, il y avait des (??), c'était épouvantable. Je faisais toujours le ménage parce que je ne supportais pas toute cette saleté. Et un jour, on sonne. Alors, j'étais morte de peur, j'étais toute seule et je ... j'avais un seul endroit d'où je pouvais voir qui sonnait, c'était dans les W.C.. Je montais sur les W.C. Il y avait une petite lucarne et je pouvais voir sur le palier qui sonnait, et j'ai vu un flic. Alors, je me suis dit : "Ça, ça y est, vraiment, je suis foutue, je suis arrêtée, enfin bon." Ce n'était pas ça du tout. Alors, bon, il a sonné. Je n'ai pas répondu, je n'ai pas bougé. J'ai attendu, il a sonné, sonné, sonné, puis il est parti. Et j'étais absolument morte de trouille et puis mon patron, quelqu'un du réseau, est arrivé. J'ai dit : "Voilà ce qui m'est arrivé." "Ah, mais ne t'en fais pas. C'est le type, c'est un flic, c'est son appartement, il venait sans doute pour chercher quelque chose pour lui." Mais vraiment c'est des trucs qui vous ... qui vous ...

M.W. :

Alors, après votre retour de Ravensbrück, vous avez commencé tout de suite à écrire ce livre, les mémoires ?

H.R. :

Non, non, pas du tout. D'abord, ce n'est pas moi qui ai écrit ... moi, je suis incapable ... j'ai commencé, peut-être que je vais continuer maintenant ... d'abord, je suis restée quinze ans sans rien dire, je ne voulais absolument pas parler de Ravensbrück et je ne voulais pas en entendre parler. Je ne voulais même pas entendre parler des amicales, des associations et de tout ça, pas de déportés, pas de déportation, et surtout, je ne voulais rien raconter à ma famille. Ça, ça ne sortait pas, il n'y a pas moyen. Et puis, tout de même, on est venu me chercher. (On m'a dit ??) : "Ecoute, il faut que tu viennes, nous faisons des choses, enfin, ce n'est pas possible que tu restes comme ça à l'écart. Il faut absolument que tu viennes. Bon, alors j'ai accepté de m'occuper de l'Amicale de Ravensbrück notamment, et puis après, j'ai été à la (??), bon, emmenée aussi par des camarades qui m'ont emmenée là. Et puis, nous avons décidé de faire ce livre. Alors, je me suis chargée d'un truc épouvantable que je n'ai d'ailleurs pas pu mener à bien parce que c'était trop dur, nous avons sollicité des témoignages. Nous avons écrit dans nos ... nous avons nos petits journaux que nous distribuons à nos adhérents et nous avons demandé des témoignages en demandant à chacune d'écrire des souvenirs de résistance ou de déportation, enfin ce qu'elle voulait. Nous avons reçu plus de deux mille réponses et je me suis chargée de trier ces réponses, de les classer. Alors bon, j'ai réussi un petit peu et puis, un jour, je n'ai pas pu continuer parce que j'en suis tombée malade. J'avais des cauchemars, enfin c'était épouvantable, alors j'ai laissé les autres continuer un peu, et après, nous avons fait le livre en écrivant chacune un chapitre. et puis, pour plus de sûreté, comme garantie, quand nous avons écrit quelque chose, nous le passons à toutes les autres pour que les autres corrigent, lisent, disent éventuellement ce qui allait, ce qui n'allait pas etc. Alors, chacune avait un sujet déterminé mais nous relisions tout ce que nous écrivions. C'est-à-dire que ça a été fait vraiment de façon très, très scientifique avec (nom ??) comme directrice de rédaction et je crois que c'est un très, très bon document parce que là, vous trouverez beaucoup, beaucoup de choses. Il y a beaucoup de témoignages.

M.W. :

C'est sûr mais ce que je voulais dire aussi... c'est que cela est venu tout de suite après la guerre ...entrer dans une situation où vous étiez ...???

H.R. :

Mais pas du tout. J'étais là-bas, j'étais malade, j'étais très, très, ... je pesais vingt-cinq kilos quand on m'a pesée la première fois, je n'étais pas très en forme. Il a d'abord fallu que je me retape un peu et puis, j'ai fait quelque chose de complètement fou, contre le gré de tout le monde. J'ai dit que je voulais aller en occupation pour me venger. Pauvre créature !

Ce qui fait que je suis allée avec un type que connaissait mon mari qui avait été aussi chef de réseau, qui, lui, est allé en occupation dans le Tyrol, et je suis partie avec lui et sa femme et j'ai fait partie de tout un groupe de militaires français qui occupaient le Tyrol. Finalement, j'ai fait du très bon travail là parce que j'étais avec un type assez extraordinaire dont le travail consistait ... c'était un scientifique ... son travail consistait à rechercher, parmi les Nazis camouflés, des gars qui avaient fait des choses intéressantes en Allemagne. Nous avons trouvé comme ça des types assez fantastiques qui avaient notamment participé à la fabrication des V-1, des V-2, et j'étais chargée de les interroger. Alors, c'était assez extraordinaire, ce n'était pas trop fatigant et c'était très, très intéressant et ce n'était pas trop terrifiant. Et puis, nous avons retrouvé quelque chose d'absolument extraordinaire, une soufflerie que tout le monde ignorait, grâce à un type que mon patron en Autriche a retrouvé, qui nous a emmenés à l'endroit où c'était. C'était une soufflerie qui n'avait jamais fonctionné, et une soufflerie, c'est un immense appareil, c'est un énorme hangar dans lequel on étudie la capacité des avions et notamment leur fiabilité en fonction du vent, en fonction de ... Alors, cette soufflerie, qui était tout à fait moderne, modèle, avait été faite dans des grottes souterraines dans le Tyrol, et c'est nous qui avons retrouvé ce truc, avec ce type qui m'a expliqué ce qu'il savait. C'était plus ou moins un technicien. Mais alors, j'ai eu beaucoup de joie parce que c'est moi qui suis allée porter des documents en France ... alors mon patron m'a dit : "C'est vous qui (allez y aller ??) et j'ai été porter les documents en France au Ministère de l'Air, où j'ai apporté tout ça, et immédiatement, ça a été une grande sensation parce qu'on a envoyé tous les ingénieurs, tous les techniciens voir ce truc qui était fantastique. Et d'ailleurs, ça a été déménagé. C'est en France, à (Aussoy ??) et ça fonctionne toujours, cette soufflerie. Elle a été déménagée pièce par pièce et elle fonctionne en France. Alors, ça a été ... une chose très ...

M.W. :

(relax ??)

H.R. :

Oui, ça c'était vraiment quelque chose dont j'ai conservé un très, très bon souvenir.

M.W. :

Et pourtant, il ne vous était pas difficile d'être avec ces Allemands qui vous ont tellement maltraitée ?

H.R. :

D'abord au Tyrol, ce n'étaient pas des Allemands, ils étaient encore pires mais je ne le savais pas.

Je ne savais pas que les Autrichiens notamment, et les Tyroliens en particulier, ont été les pires Nazis qui soient. Je ne l'ai su qu'après. Mais déjà, c'était ... la langue allemande continuait à me gêner ... même encore maintenant, mais l'idée d'aller rechercher des choses et d'aller... et nous avons aussi retrouvé des Nazis ... j'étais avec un type dont le travail consistait à rechercher les Nazis camouflés. Donc, nous avons retrouvé des gens. Alors, c'était une espèce de chasse et c'était encore de la résistance, si on peut dire, c'était encore du travail de résistant, encore. Bon, j'étais à la fois pas très heureuse mais j'avais le sentiment de faire quelque chose et de faire quelque chose en souvenir de tous les gens que j'avais vus disparaître. Enfin, il y avait une espèce de rachat, si on peut dire. Enfin, c'était un petit peu tout fou. Vous savez, avant de retrouver un esprit normal, si tant est que je le sois redevenue, il se passe beaucoup de temps, on est complètement dans un autre monde. J'avais beaucoup de peine à vivre en France, avec des gens dits "normaux". Je ne comprenais pas du tout leur langage, je n'avais pas du tout les mêmes intérêts qu'eux. J'avais beaucoup de problèmes, notamment avec ma mère qui ne supportait pas de me voir fatiguée. J'étais horriblement fatiguée. Par exemple, on m'emmenait au théâtre pour me distraire et je ne disais pas grand-chose et je m'endormais parce que j'étais fatiguée. Ma mère me pinçait pour me dire : "Comment, une fille de ton âge! Réveille-toi!" Elle ne supportait pas de voir que je n'étais pas tout à fait comme les autres.

M.W. :

Vous n'avez pas (parlé ??) ?

H.R. :

Non, c'était très difficile. Ce n'était pas possible.

M.W. :

C'est peut-être parce que vous n'avez pas parlé ...

H.R. :

C'est parce que je ne parlais pas et parce que je ne racontais rien et je ne disais rien, et je ne pouvais pas, enfin, ça ne sortait pas, je ne pouvais pas, il n'y avait rien à faire ... et puis, raconter ça, raconter ce que j'avais vécu ... j'avais vécu des choses tellement horribles ... il se trouve que j'étais à Ravensbrück et que, de Ravensbrück, j'étais dans un petit commando ... nous étions seulement sept cents, donc directement dans les Allemands, avec les Allemands, dans une usine de munitions très dure où les conditions de vie étaient terribles. Et raconter ça ... ce n'est pas possible, enfin. Même encore maintenant, il y a des choses que je n'ai jamais racontées ... je ne peux pas ... auxquelles je ne veux même pas penser parce que c'est trop dur.

M.W. :

(Est-ce que ça vous a aidée ??) d'avoir fait ce livre ?

H.R. :

Ça m'a beaucoup aidée, oh oui, énormément, ça m'a débarrassée de beaucoup de choses mais ce qui m'a beaucoup débarrassée, c'est que j'ai subi une bonne psychanalyse de sept ans et demi et c'est surtout ça qui m'a lavée de beaucoup, beaucoup de choses que j'avais dû supporter, bien d'ailleurs, parce que je suis rentrée, ... j'étais finalement, par rapport à d'autres et aux autres, plutôt bien. D'abord, j'avais bonne mine, ce qui est assez extraordinaire. J'étais toute maigre mais, les derniers jours, nous avons travaillé dans les bois parce que les usines ne fonctionnaient plus, alors on nous emmenait dans les bois pour faire des choses idiotes, le long des voies, ramasser des petits morceaux de bois qui ... les trains marchaient très, très mal, avec du très mauvais charbon et le charbon envoyait des petites ... des étincelles et ces petits bouts de bois risquaient toujours de s'enflammer et ça faisait des incendies dans les forêts. Alors, on nous faisait ramasser tous ces petits morceaux de bois pour éviter les incendies de forêt. Pourquoi pas ça plutôt qu'autre chose ? Pendant douze heures, ramasser des petits bouts de bois dans les forêts comme ça, avec des Allemands, rien ne paraissait impossible. Alors, nous étions dehors, il y avait du soleil, il faisait assez beau, c'était au mois d'avril et j'ai trouvé moyen ... j'étais un peu bronzée. Et quand je suis rentrée, mes camarades me disaient : "Ecoute, cache-toi derrière nous, parce que nous, on a l'air d'un citron pressé et toi, tu as bonne mine. Alors zut! On va croire qu'on revient des sports d'hiver, ce n'est pas possible."

M.W. :

Et ce journalisme ? ???

H.R. :

Et bien, ce journalisme, alors là, c'était complètement fou parce que moi, j'étais étudiante en médecine et je me suis dit en rentrant : "Je ne pourrai jamais être médecin, je n'ai pas la force. C'est trop dur." C'était idiot de ma part, enfin bon. Et en plus, je n'ai pas du tout été aidée par la famille qui respectait tout à fait mes désirs. On ne m'a pas du tout orientée. On aurait dû d'ailleurs. On aurait dû me secouer et me dire : "Allez, reprends tes études et ..." Pas du tout. On m'a ... Peut-être que c'est bien, peut-être que c'est mal. Je n'en sais rien. Alors, je suis ... j'ai voulu travailler ... d'abord, il fallait parce que dans la famille, il s'est passé des choses graves. Mes parents n'ont pas été arrêtés, ce qui a été un coup de chance inouï, mais on les a complètement dévalisés. Il n'y avait plus rien, il n'y avait plus un sou dans la famille.

Mon père et ma mère n'étaient plus très jeunes. Bon, dans la famille de mon mari, il y avait eu aussi beaucoup de drames. Son frère a été arrêté, enfin bon, il n'y avait aussi plus d'argent. Donc, très vite, j'ai dit : "Il faut que je travaille." Alors, déjà quand je suis partie en occupation, je travaillais là. J'étais payée, et ça, c'était une chose à laquelle je tenais beaucoup ; c'est que je gagnais de l'argent. Bon, j'ai toujours eu cette ... ce désir d'être indépendante et de gagner ma vie. C'est un peu idiot, c'était comme ça. et ... alors ... le journalisme ... quand j'ai eu terminé ma période d'occupation, j'en ai eu vraiment assez, je suis rentrée, je n'ai plus voulu continuer ce métier et puis, le type qui m'avait emmenée a commis des exactions, il a volé des tas de trucs, il s'est mal conduit en Autriche. Finalement, il a été mis aux arrêts de rigueur. Finalement, tout ça prenait une sale tournure et puis, les vrais militaires qui sont venus vraiment occuper l'Autriche, ce n'étaient vraiment pas des gens avec qui je pouvais ... avec tous les fous de la résistance, ça allait encore, mais avec les vrais militaires, ça ne pouvait pas coller du tout. Ce qui fait que je suis rentrée, je n'ai pas voulu rester en Autriche. Il y avait surtout un certain Général (Bédoin ??) qui était vraiment odieux et qui dirigeait tous les services français en Autriche, qui était une espèce de vrai militaire, vrai général, qui n'avait rien foutu pendant la guerre et qui venait là pour mener une belle vie avec voiture, chauffeur, enfin toute la grande vie alors que nous ... ce n'était pas ça du tout. Alors, je suis rentrée, je n'ai pas voulu ... je suis rentrée et puis j'ai voulu ... bon, j'ai voulu reprendre les études quand même et je n'ai pas voulu reprendre tout de suite le métier, alors, j'ai fait de la chimie. Pourquoi la chimie ? Je n'en sais absolument rien, mais je n'étais pas très mordue pour la chimie, ça ne me plaisait pas tellement et puis, tout d'un coup, j'ai dit "Non". Et puis, je veux travailler, je veux gagner de l'argent. Alors, j'avais un cousin qui était à l'époque l'un des directeurs de France-Soir. Il m'a fait entrer au journal Elle. Qu'est-ce que je suis allée faire dans ce journal ? Alors là, c'est la question que je continue à me poser tant d'années après. Et je suis restée quinze ans dans ce journal où je me suis ennuyée à périr, à mourir, à faire des trucs qui m'embêtaient terriblement. Un journal féminin, j'avais horreur de ça. J'avais horreur des robes, enfin, pas horreur mais ça m'embêtait de m'occuper de petites robes et de casseroles et de trucs comme ça. Enfin je faisais ... comme j'étais très consciencieuse, j'ai très bien fait mon métier. Et j'ai tenu quinze ans là-dedans en pleurant presque tout le temps et en me disant : "Mon Dieu, mais qu'est-ce que je fous là-dedans ? Mais qu'est-ce que je fais dans ce milieu avec ces folles pour qui ne comptent que les robes, que les trucs et les machins ?" Et moi, je regardais tout ça d'un œil vague, en pensant à autre chose. Et tous mes amis étaient devenus médecins, eux, alors que moi, je ne l'étais pas. Mais, j'ai mis très, très, très longtemps à revenir sur terre, en fait.

Je ne sais pas si je suis tout à fait revenue. Pas tout à fait. Je crois que oui, si, quand même, mais j'ai mis très, très, très longtemps. Et puis après Elle, ça n'a plus du tout collé. Alors, je me suis arrêtée pendant un an et je me suis offert une année sabbatique où j'ai fait des choses qui m'amusaient beaucoup. J'ai fait de l'édition. Alors, j'ai appris à fabriquer des livres. Alors, ça m'a follement amusée. J'ai travaillé chez Gallimard, j'ai travaillé dans des tas de maisons d'édition, comme stagiaire, et puis, dans des imprimeries où j'ai appris à imprimer. Tout ça m'a beaucoup, beaucoup amusée pendant un an et puis, au bout d'un an, je me suis dit : "Et bien, il faut travailler, ma vieille, de nouveau. Alors, je suis cette fois allée au journal Marie-Claire qui est encore mieux que Elle. Alors, j'étais une spécialiste des journaux féminins. Alors, je suis allée à Marie-Claire où là, j'ai tenu le coup quatre ans et puis, au bout de quatre ans, vraiment, je n'en pouvais plus et puis, je me suis fait tellement engueuler par mes amis qui m'ont dit : "Ecoute, ça suffit, arrête de faire l'imbécile. Fais des choses intelligentes et intéressantes." Alors, je suis entrée, mais comme journaliste quand même, parce que j'avais tout un acquis d'édition, je savais faire des livres, enfin je savais faire des tas de choses que, en général, les journalistes ne savent pas faire. Alors, je suis allée à l'(INSEE), l'Institut National d'Etudes Statistiques. ??? Il y avait des raisons à ça, c'est que d'abord, j'avais deux très bons amis qui y travaillaient et en plus, que c'était juste en face de chez moi, rue de l'Université. Alors, c'était merveilleux parce que je traversais et j'allais au bureau comme ça, c'était assez reposant et surtout, j'ai eu un patron extraordinaire avec lequel je me suis très, très bien entendue et nous avons travaillé très, très bien ensemble, en nous amusant beaucoup, c'était un charmant type qui s'appelle Michel Lévy. Et ce dit Michel Lévy, au bout de je ne sais combien d'années, a été nommé à l'(Ined ??) où travaille Jacqueline (Hecht??). Et c'est comme ça que ... alors, il m'a emmenée avec lui, parce qu'il ne voulait pas me lâcher. "Allez, venez avec moi, on va faire des bouquins là." Alors, je suis allée avec lui pour faire des bouquins et c'est comme ça que j'ai connu Jacqueline. Mais c'était un tout autre milieu. Je me suis beaucoup amusée là. J'ai fait des tas de choses très, très intéressantes avec des gens passionnants. Finalement, je me dis : "Si j'avais été médecin, je n'aurais pas fait tout ça. Alors, après tout, bon, et puis, c'est comme ça et puis voilà." Il faut ...

M.W. : "
???

H.R. :

Oui. Mais je continue ?

M.W. :

Oui, oui.

X FRENCH NATIONAL INSTITUTE
of STATISTICS & ECONOMIC
STUDIES)

(Fin de la bande A)